

que Galiani, ce brillant attaché d'ambassade napolitaine à Paris, dont la correspondance célèbre, du premier jour de son exil n'est qu'une complainte ininterrompue. Loin des salons de Mmes Necker, d'Epimay et Geoffrin il se déclare: 'embêtié, abruti, l'esprit mort'. Il sent le besoin d'être 'Géoffrinisé', il écrit à une correspondante: 'Electrisez-moi!' Et à Diderot: 'Je n'ai plus ni le temps ni le goût de la lecture — lire tout seul, sans avoir à qui parler, avec qui disputer ou briller, ou écouter, ou se faire écouter, c'est impossible... j'appartiens au règne végétal à présent, et je me vois dans un désert, environné de souches, de poutres...' Les 'souches' et les 'poutres' ce sont ses compatriotes napolitains qui ne l'électrissent pas autrement. Il reconstitue ainsi par le souvenir l'une de ses soirées de Paris: 'Je suis sur un bon fauteuil, remuant des pieds et des mains comme un énergumène, ma perruque de travers, parlant beaucoup et disant des choses sublimes qu'on m'attribuait — Ah! Madame, quelle erreur! Ce n'était pas moi qui disais tant de belles choses! Vos fauteuils sont des trépieds d'Apollon et j'étais la Sybille. Soyez sûre que sur les fauteuils napolitains je ne dis que des sottises.'

'On prend des remèdes en proportion de l'attachement qu'on a à la vie, gémit-il. Je n'en prendrai donc pas à Naples, j'en aurais pris à Paris.'

Une chose restait pourtant aux bannis du paradis parisien, qui donnait un attrait à leur existence assombrie. C'était — à part les voyages réunissant parfois à l'étranger quelques membres de cette espèce de franc-maçonnerie des salons, — l'échange des lettres où l'occasion de 'discuter, de briller et de se faire écouter' était largement mise à profit. Ces missives attendues se lisaient en commun. C'était en somme des épîtres collectives attendues ayant un trait pour tous les frères de la coterie, des pièces de concours dans lesquelles

chacun employait toutes les ressources de son esprit et faisait de son mieux pour égaler, sinon surpasser le prochain. Des copies de ces morceaux de littérature circulaient chez les amis, des amis dans les capitales européennes. Galiani l'un des vainqueurs habituels de ces tournois, ressentit tour à tour la fatigue et les dangers de la renommée. Mais ces triomphes avaient leurs revers puisqu'un jour l'imprudent abbé — abbé de nom seulement et pour les bénéfices que ce titre, sans le caractère de prêtre, lui permettait de tirer des Cours de Naples et de Rome — l'imprudent, dis-je, apprend que quelques-unes de ses lettres sont tombées entre les mains du nonce du Pape à Varsovie, d'où effroi et consternation de l'épistolier dont la conscience, en effet, n'était pas sans souvenirs inquiétants.

Galiani ayant dit une fois que 'la décence tue les Français' ne témoignait dans sa correspondance, aucune inclination pour ce genre de suicide. A l'instar de certains chanteurs et chanteuses de salon, il semblait croire que l'Art, comme l'ébullition, purifie tout.



L'Angleterre elle-même, n'échappa pas au sortilège des reines de la société française, en dépit d'événements qui tendaient alors à aliéner plus que jamais ses sympathies pour la voisine d'Outre-Manche. Comme le fait observer Helen Clergue dans son livre sur George Selwyn — le Galiani de l'Angleterre — et habitué du salon de Mme du Deffand — 'un sentiment francophile unit les sociétés anglaises et françaises à un moment où les liens politiques étaient rompus. Selwyn venu à Paris avec le duc de Bedford pour la signature du traité de 1763 et qui, par paren-

ayant servi à cette occasion, Selwyn ne peut plus s'arracher d'un pays où il trouve la consolation de tous ses chagrins. Ses amis qui l'adorent, le réclament vainement en le traitant d'ingrat. Ses lettres et celles de Walpole sont tout émailées de phrases françaises comme les poésies du vieux Chaucer. L'élégance de leurs citations, la finesse des allusions font assez voir l'étendue de leurs connaissances et en quelle société raffinée ces dilettanti cultivaient le goût des choses françaises sur le continent.

Selwyn, parlant d'un ami que des habitudes mondaines tiennent éloigné de lui: 'Je l'attends à la remise, écrit-il, as Mde de Sévigné says, and, there, after the multiplicity of his rounds and turns, I might expect to see him if the number of princes, foreign and domestic were not so great, Dieu merci, je n'ai pas cette Princimanie!'

La Révolution, comme on le sait, poussa vers l'Angleterre un flot de l'émigration française. Ce fut une griserie nous apprend Macaulay, que cette conversation étincelante dont l'art était révélé aux salons anglais. Déjà, l'élite de la société britannique qui n'avait cessé de voisiner avec Paris et Nice depuis de longues années, pratiquait la langue de son aimable — 'ennemie héréditaire', et quand Selwyn maudit les excès des terroristes dans ses lettres, c'est en français. Il vint donc un jour où, celles qui les avaient si souvent accueillies chez elles, au temps de leur splendeur, rendirent leurs visites aux Anglais.

Ceux-ci ne voulurent pas être en reste, et cela devint entre eux un assaut de fêtes magnifiques et charmantes, à la faveur desquelles l'esprit, la gaieté françaises s'épanouirent comme à Paris. George Selwyn écrit à Lady Carlisle: 'I went in search of Mme de Boufflers, la reine des aristocrates réfugiés en Angleterre... and said tout ce qui m'est venu en tête de plus consolant! I would, if I had had time, have gone from her to Mme de Biron, but I went to Lady Lucan's, with whom